

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Pour Paris six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



DEL. PELLER

SCULPT. R.

Le chien d'Alcibiade. (Page 362, col. 1.)

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : Le chien d'Alcibiade; Jacques Cœur; Parole de Charles XII. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Le Sourd-muet.

RÉCITS HISTORIQUES.

LE CHIEN D'ALCIBIADE.

Général et homme d'État, Alcibiade était neveu de Périclès. Il conçut de bonne heure le projet de succéder à son oncle dans le gouvernement de la république. Pendant la guerre du Péloponèse, il conseilla aux Athéniens d'entreprendre la conquête de la Sicile, et se fit charger en 415 de cette expédition, qui fut si funeste à sa patrie. On l'accusa d'impiété pendant son absence; on confisqua ses biens, et il se vit contraint de s'éloigner de sa patrie. Il se retira d'abord à Sparte, puis en Perse, auprès de Tissapherne, suscitant partout des ennemis aux Athéniens. Rappelé par eux en 407, il leur fit reprendre l'avantage sur les Spartiates; mais ayant de nouveau encouru la disgrâce de ses concitoyens, il se retira auprès de Pharnabaze, satrape persan, qui, à l'instigation de Lysandre, général lacédémonien, le fit périr par trahison, l'an 404 avant J. C. Alcibiade montra alternativement toutes les vertus et tous les vices; il suivit d'abord les leçons de Socrate, puis il se livra à tous les excès. La souplesse de son caractère ne le rendit pas moins célèbre que sa beauté : à Sparte, il vivait en Spartiate; en Perse, il étalait tout le luxe d'un satrape.

Plutarque raconte ainsi l'anecdote qui est le sujet de notre vignette :

« Alcibiade avait un chien d'une taille et d'une beauté admirables, et qu'il avait acheté soixante-dix mines (environ 6500 francs) : il lui coupa la queue, qui était vraiment magnifique. Ses amis le blâmaient. Tout le monde d'ailleurs, suivant eux, déplorait le traitement qu'avait subi le chien; et le maître était l'objet de tous les sarcasmes. « C'est précisément là, dit-il, mon désir; car je veux que les Athéniens s'entretiennent de cela, afin qu'ils ne disent rien de pis sur mon compte. »

JACQUES COEUR.

Sous le règne des rois Charles VI et Charles VII, Jacques Cœur (né à Bourges en 1400, mort en 1461?), négociant à Bourges, avait acquis d'immenses richesses, et les augmentait de jour en jour à l'aide des nombreux navires qu'il expédiait de tous les ports du royaume. Il avait trois cents facteurs ou gérants dans diverses villes de la France et de l'étranger, et faisait à lui seul, surtout avec l'Orient, autant d'affaires que tous les autres commerçants français ensemble. Aussi devint-il le particulier le plus riche de l'Europe.

Il fit de sa fortune le plus noble usage, en la mettant au service de son pays. Le roi Charles VII, d'abord pour achever de chasser les Anglais du royaume et ensuite pour réparer les maux que la guerre étrangère et civile avait causés à la France, eut souvent recours à lui et jamais en vain. Dans une seule occasion, pour aider le roi à reprendre la Normandie, Jacques Cœur prêta ou plutôt donna deux cent mille écus d'or.

Le roi lui conféra le titre de son argentier et le chargea de diverses missions diplomatiques. Jacques Cœur avait pris pour sa devise ces mots : *A vaillant cœur*

rien impossible; et, après avoir reçu des lettres de noblesse, il inscrivit cette devise sur ses armoiries.

Tant de prospérité et tant de gloire suscitèrent contre lui les fureurs de l'envie. Il se forma, parmi les courtisans les plus influents alors, une ligue pour le perdre dans l'esprit du roi; les uns, pour se faire dispenser de rendre ce qu'il leur avait prêté, les autres dans l'espoir d'avoir part à ses dépouilles, l'accusèrent de concussion et de divers crimes imaginaires.

Le roi, circonvenu, eut la faiblesse d'abandonner Jacques Cœur comme il avait abandonné Jeanne d'Arc, et permit au parlement de lui faire son procès. Tout ce qu'on put prouver contre lui, c'est qu'il avait vendu des armes au sultan d'Égypte, et que, dans une ville d'Orient, un esclave chrétien, s'étant sauvé chez son facteur, avait été rendu à son maître. De ces deux actions, la première était permise, puisque la France n'était pas en guerre avec l'Égypte, et la seconde était malheureusement nécessitée par les lois du pays où elle avait eu lieu. Sous ce prétexte, après avoir attendu vingt-deux mois son arrêt en prison, il fut condamné à la confiscation de tous ses biens et à une détention perpétuelle.

Dans cette affreuse disgrâce, les commis ou facteurs qu'il avait enrichis lui furent fidèles. L'un d'eux l'aidera à s'évader du couvent qu'on lui avait donné pour prison; d'autres mirent à sa disposition des sommes considérables. Il se réfugia à Rome, où le pape Calixte III lui fit le meilleur accueil, et d'où il passa en Orient.

Ici un nuage s'étend sur son existence, et les récits sont contradictoires.

Selon les uns, il mourut peu d'années après, en croisant avec une flotte, dont le pape lui avait donné le commandement, devant l'île de Chio, qui appartenait alors aux Vénitiens, et qu'il allait défendre contre les Turcs.

Selon d'autres, il s'établit dans l'île de Chypre et y mourut dans un âge très-avancé.

Ce qui paraît certain, c'est qu'il se remit aux affaires et recommença sa fortune avec la même intelligence et le même bonheur. Il combla de présents les fidèles amis qui lui étaient venus en aide, laissa des richesses considérables à ses enfants, et ne voulut jamais revoir son ingrate patrie.

Ses enfants obtinrent la révision de son procès, et il fut reconnu qu'il y avait eu dans sa condamnation nullité et injustice manifeste.

L'un d'eux fut archevêque de Bourges.

La maison de Jacques Cœur était devenue l'hôtel de ville de Bourges; elle est maintenant le palais de justice.

PAROLE DE CHARLES XII.

Charles XII, roi de Suède, encore enfant, regardant un jour la carte d'une ville de Hongrie, que les Turcs avaient prise sur l'empereur, au bas de laquelle était écrit ce passage du livre de Job :

« Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée; que son saint nom soit béni ! »

Le prince écrivit aussitôt au bas d'une carte qui était auprès, et qui représentait la ville de Riga, capitale de la Livonie, depuis peu conquise par la Suède :

« Dieu me l'a donnée; le diable ne me l'ôtera pas. »

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE SOURD-MUET.

DRAME EN DEUX ACTES.

La scène est au château de M. Delval.

PERSONNAGES.

M. DELVAL.

Mme DELVAL.

ALPHONSE, 12 ans,

ISABELLE, 11 ans,

JOSEPH, 7 ans,

ROBINEAU, concierge.

MARGUERITE, sa femme.

PERRIN, mendiant.

BRIGITTE, sa femme.

ANDRÉ MORAND, 12 ans, leur compagnon de mendicité.

GEORGE, valet de chambre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

La loge du concierge du château de Delval. MARGUERITE et le vieux ROBINEAU, son mari, sont assis en face l'un de l'autre. Un banc, sur lequel on voit une grande casserole de pommes de terre et une jatte de lait, est posé entre eux.

MARGUERITE. Robin, sers-toi donc, mon cher ami; le manche est de ton côté. Le lait est tout chaud, je viens de le traire moi-même.

ROBINEAU. Alors, je le trouverai meilleur que de la crème, ma bonne Marguerite.

MARGUERITE. Bien, mon ami. Mais, quand j'y pense, sais-tu bien qu'il n'y a pas moins de quarante ans que nous vivons ainsi, prenant ensemble nos repas de chaque jour, sans que jamais une seule parole d'humeur ou de reproche ait été prononcée entre nous!

ROBINEAU. Pas une seule! Pas l'ombre d'une querelle, d'une bouderie! Grâce à toi, Marguerite, et à ton bon caractère.

MARGUERITE. Je ne pense pas qu'il y en ait beaucoup parmi les gens riches qui puissent en dire autant.

ROBINEAU. Ah! nos maîtres, là-haut, pourront en dire autant que nous quand ils arriveront à notre âge. Je suis sûr qu'ils sont aussi heureux dans leur château que nous dans notre loge.

MARGUERITE. C'est vrai, et ils le méritent, parce qu'ils sont bons pour tout le monde.

ROBINEAU. Dieu les bénisse! et les enfants aussi. Peut-on voir de plus beaux et de meilleurs enfants?

MARGUERITE. Il n'y a pas jusqu'à ce petit Joseph! Voyez sa gentillesse; ce tas de copeaux dans ce coin, c'est lui qui les a ramassés pour nous faire un feu brillant le soir. Et Mlle Isabelle, qui a pensé à cueillir des violettes et du bouillon blanc pour tes tisanes; et M. Alphonse, c'est là un garçon d'esprit! Ce sera le vrai portrait de son père. C'était plaisir de le voir l'autre jour à....

(On entend sonner à la grille.)

ROBINEAU. On sonne à la porte!

MARGUERITE. Reste, Robin, je vais ouvrir.

(Elle sort.)

ROBINEAU. Elle est aussi jeune, aussi leste que quand nous dansions ensemble le jour de nos fiançailles. Oui, la bonne volonté pour tout ce qui l'entoure rend ses pas agiles et soutient son courage. Un bon cœur ne vieillit jamais. (Marguerite rentre.) Eh bien! ma chère, qui était là?

MARGUERITE. Des mendiants, le mari et la femme

portant un tout petit enfant, et aussi avec eux un jeune garçon d'une douzaine d'années, ils m'ont demandé s'ils pouvaient passer pour aller jusqu'au château, et je leur ai dit que l'on ne permettait à aucun mendiant de passer la grande porte, mais que, s'ils avaient un papier à présenter, je l'enverrais à la femme de charge qui le remettrait à ses charitables maîtres; mais ils n'avaient ni papier, ni pétition, ni certificat d'aucune sorte. Cependant la femme dit qu'ils ont été incendiés; et pourquoi, dans ce cas, n'a-t-elle pas un papier avec des noms pour la recommander, comme cela se fait ordinairement?

ROBINEAU. C'est vrai, cela n'a pas bonne mine.

MARGUERITE. Encore autre chose: le mari, bien qu'il paraisse aveugle et se fasse conduire, m'a demandé si la maison blanche que l'on voyait sur la colline était celle du curé de la paroisse.

ROBINEAU. Oh! voilà une bonne étourderie! Mais sa femme pouvait lui avoir dit que cette maison était blanche.

MARGUERITE. Non, mon ami. Sa femme tournait le dos à cette maison; elle a regardé tout de suite de ce côté, et, en se retournant brusquement, elle m'a frappé la tête avec celle de l'enfant qu'elle porte sur son dos. Dieu me pardonne, si je me trompe, mais je n'ai pu m'empêcher de penser, quand j'ai vu que le petit ne criait point après un pareil coup, et quand j'ai senti la force de celui qu'il m'a donné, oui, j'ai pensé que ce n'était pas un enfant de chair et d'os. Vraiment, je crois que cette femme cherche à en imposer aux personnes charitables avec un enfant postiche de bois ou de carton.

ROBINEAU. Si cela est, c'est une supercherie indigne.

MARGUERITE. Ils se sont éloignés et j'en suis fort aise, car leur mine à tous ne me plaisait pas du tout. J'en excepterais cependant le jeune garçon, qui n'a pas dit un mot bon ou mauvais, et dont les regards étaient si tristes, si doux, qu'ils m'avaient gagné le cœur, si bien que j'étais tentée de lui porter une ou deux pommes de terre et une jatte de lait.

ROBINEAU. C'était une bonne pensée, il fallait la suivre.

MARGUERITE. Tant pis.... n'y pensons plus. Je vais aller chercher le coq blanc qui a pris la détestable manie de percher dans la chaumière ruinée derrière le petit bois.

(Elle prend son mantelet.)

ROBINEAU. Marguerite, pendant que tu seras dehors, je m'amuserai à sarcler devant notre porte; c'est si ennuyeux de ne rien faire! Donne-moi mon couteau à sarcler.

MARGUERITE. Le voici; prends ton paillason pour te mettre à genoux dessus, Robin, si tu ne veux pas reprendre tes douleurs de rhumatisme.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une vieille grange, dans laquelle entrent CLAUDE PERRIN en vieillard, avec une longue barbe, sa femme BRIGITTE portant sur le dos un paquet, au-dessus duquel sort une tête d'enfant, elle tient à la main un chaudron. ANDRÉ MORAND jeune, la suit.

BRIGITTE. Maudite soit la méchante vieille portière qui nous a empêchés de pénétrer jusqu'au château!

PERRIN. Chut! nous trouverons quelque autre moyen d'entrer. Je suis sûr que nous franchirons facilement le fossé ou la muraille.

BRIGITTE. André, mon garçon, aide-moi à me décharger de cet enfant. Est-ce malheureux que cette vieille femme se soit maladroitement cognée contre la tête de l'enfant de bois! J'ai craint un moment qu'elle n'eût découvert la manigance.

PERRIN. Maintenant, André, tiens-toi à la porte et fais bonne garde. Aussitôt que tu verras venir quelqu'un, avertis-nous sur-le-champ. (*Perrin ôte sa barbe.*) Nous pouvons nous reposer un moment, afin de laisser le temps de nous oublier; les portiers penseront que



Il n'y a pas moins de quarante ans que nous vivons ainsi. (Page 363, col. 1.)

nous sommes bien loin. Ah! c'est bien la plus ennuyeuse chose du monde que de faire le vieillard! Encore, quand il faut avec ce'a faire semblant d'être aveugle!

BRIGITTE. Oui, mais tu es bien le plus mauvais aveu-

gle qui ait jamais demandé son pain sur les grands chemins. Comment t'es-tu avisé de me parler devant cette femme de la maison blanche de la colline?

PERRIN. C'est toi qui, un beau jour, seras cause de notre perte, avec cet enfant de bois.



Maudite soit la méchante vieille portière! (Page 363, col. 2.)

BRIGITTE. Il n'y a rien de tel pour toucher le cœur des belles dames qu'une pauvre créature chargée d'un enfant.

PERRIN. Oui, si la femme est veuve et l'enfant orphelin.

BRIGITTE. Et je ne demande pas mieux que d'être veuve, Claude Perrin.

PERRIN. Chaque chose en son temps, Brigitte. Mais qu'as-tu fait de ma jambe de bois?

BRIGITTE. Ta jambe, je ne l'ai point. Dieu sait où

elle est, Claude; tu ne m'avais pas dit... (*Elle cherche.*) Ah! voici la jambe; elle était dans le fond du paquet. Quelle sorte d'homme vas-tu donc être, Claude?

PERRIN. Un soldat invalide, apparemment. N'as-tu pas entendu ces gens qui disaient à la dernière auberge où nous nous sommes arrêtés, que les maîtres de ce château étaient parents, alliés, je ne sais trop lequel, du maréchal Canrobert. (J'ai remarqué son nom parce qu'un de mes cousins a servi sous lui.) Alors ils ne refuseront pas une pièce de cent sous à un pauvre soldat qui aura perdu sa jambe à la bataille.... Il faudrait savoir quelle est la plus belle bataille de ce général. Si j'allais en citer une à laquelle il n'aurait pas été, cela ne ferait pas bon effet. Je dirai, par exemple, que j'étais à la bataille de Magenta. Mais le maréchal n'y était peut-être pas. Que le loup me croque si je sais où il était et où il n'était pas! Maintenant, Brigitte, mets ton plus beau bonnet et ton manteau écossais. Bien.... A présent, attache le bandeau noir sur mon œil, buvons un coup et partons. (*Ils boivent tour à tour dans une*

gourde.) Mais où est André, notre garçon? Viens donc ici, André le muet! voici quelque chose qui ferait parler un chat et danser un homme.

ANDRÉ. Je vous remercie, je n'en prendrai point. J'ai fait vœu de ne jamais boire ni vin ni liqueurs.

PERRIN. A ton aise; tant pis pour toi! Mais quel rôle fera-t-il aujourd'hui? Sera-t-il encore André le muet ou bien un petit Auvergnat dansant? Essaie un peu, André, je vais te montrer comment il faut faire; il ne s'agit que d'un ou deux sauts et autant de cris. Là, regarde bien.

ANDRÉ. Mais je ne veux, je ne peux pas danser, monsieur Perrin, puisque j'ai perdu ma mère.

BRIGITTE. Pauvre femme! C'est vrai, Perrin, tu ne devrais pas songer à le faire danser ni chanter non plus. Mon pauvre garçon, sois tranquille, nous ne te ferons jamais faire la moindre chose contre ton gré, aussi longtemps que nous pourrons te garder avec nous.

ANDRÉ. Je vous remercie tous deux, et je tâcherai de faire pour vous tout ce que je pourrai. Si vous le



Hélas! j'ai six petits enfants. (Page 366, col. 1.)

permettiez, je serais heureux de travailler, même à l'ouvrage le plus pénible, pour vous aider ou du moins vous être moins à charge.

PERRIN. Travailler! oh non! il serait trop mal à nous de te mettre en apprentissage, après t'avoir pris sous notre protection. Mais aujourd'hui, que seras-tu, André?

ANDRÉ. Je ne puis être aujourd'hui que ce que je suis tous les jours, un pauvre enfant orphelin.

PERRIN. Alors, sois toujours André le sourd-muet.

BRIGITTE. Chut! Quel bruit est cela? Vois un peu, André.

ANDRÉ. C'est le grognement d'un cochon, à ce qu'il me semble.

BRIGITTE. Non, ce n'est pas de cela que je parle. Je connais bien le grognement d'un cochon; ce que j'ai entendu ressemblait plutôt au chant d'un coq.

PERRIN. Et, sur ma foi, c'est ce coq blanc qui vient de se percher contre la fenêtre. Ah! mon Dieu! une femme monte la colline; c'est la vieille concierge. Vite,

détalons, qu'elle ne nous trouve pas ici. André, suis-nous.

(Perrin et sa femme sortent.)

ANDRÉ, à part, s'arrêtant un moment avant de sortir. Ah! s'il plaisait à Dieu et si je le pouvais sans offenser ceux qui m'ont recueilli et tenu lieu de père et de mère, combien j'aimerais mieux exercer quelque honnête métier, au lieu de mener cette vie de fainéantise et de fraude! Mais quoi! puis-je devenir un traître, un dénonciateur, un déserteur? Non! je ne puis donc être autre chose que le pauvre André, le sourd-muet.

SCÈNE III.

Une esplanade devant la porte du château, ALPHONSE, ISABELLE et JOSEPH sont occupés à lancer un cerf-volant. Alphonse le tient, Isabelle le déploie, le petit Joseph les regarde avec admiration.

JOSEPH. Quel beau cerf-volant! Quelle belle et longue queue!

ALPHONSE. Isabelle, que fais-tu?

ISABELLE. Mon cher Alphonse, je rattache quelques

tortillons à la queue de ton cerf-volant : il en manque plusieurs.

ALPHONSE. Ah ! mon cher cerf-volant, vous êtes certainement un chef-d'œuvre. Mon père a été bien bon de me donner ses avis sur votre construction.... Tu sais, Isabelle, que mon père dit toujours que l'on fait plus avec la tête qu'avec les mains ; et, en effet, sans la tête de papa, ce beau cerf-volant eût été une tout autre chose !

JOSEPH. Sans la tête de papa ! Que veux-tu dire, Alphonse ?

ALPHONSE. Mon cher petit ami, je parle de l'intérieur de la tête de papa ; mais tu ne peux pas comprendre cela, à ton âge.

(Alphonse fredonnant un air.)

JOSEPH. Écoute-moi, Alphonse ; baisse-toi, que je te parle à l'oreille. C'est un secret qu'Isabelle ne doit pas savoir. (*Il parle bas.*) Isabelle sait-elle que tu fais une chanson ?

ISABELLE. Je t'entends, Joseph, prends garde.

ALPHONSE, *fermant la bouche à son frère*. Ne pourras-tu jamais retenir ta langue, Joseph ?

ISABELLE. Mon cher Alphonse, il y a longtemps que je le sais.

ALPHONSE. Comment as-tu pu le savoir, je te prie ? Personne ne le sait, excepté moi.

ISABELLE. C'est toi-même aussi qui me l'as dit.

ALPHONSE. Moi ?

ISABELLE. Toi ; n'as-tu pas crié ta chanson à tue-tête, hier au soir, dans ton lit ? Il aurait fallu que je fusse tout à fait sourde pour ne pas l'entendre.

ALPHONSE. A travers la muraille ?

ISABELLE. Il y aurait eu vingt murailles au lieu d'une que je t'aurais entendu.

ALPHONSE. Et comment trouves-tu cette chanson ?

ISABELLE. Si tu veux la chanter maintenant, je pourrai en juger, mais hier au soir j'avais trop grande envie de dormir.

JOSEPH. Chante-la, mon frère ; chante-la pour moi.

ALPHONSE. Eh bien ! je vais vous la chanter, pendant que ma sœur achèvera ces tortillons qui n'en finiront jamais, à ce que je crois.

ISABELLE. Ils seront finis dans cinq minutes, si tu chantes ta chanson à Joseph et si tu cesses d'avoir les yeux fixés sur moi, car cela me trouble, et tout échappe de mes doigts.

JOSEPH. Ah ! mon frère, ma sœur, voyez donc les drôles de gens qui viennent là-bas. Qui sont-ils ?

ISABELLE. Des mendiants, je suppose. Un soldat ! un pauvre soldat avec une jambe de bois.

ALPHONSE. Avec une jambe de bois ! Pauvre homme ! je vais lui parler.

(Perrin, Brigitte et André paraissent.)

PERRIN. Dieu vous accorde une longue et heureuse vie, ma jolie petite demoiselle et mes jolis petits messieurs ! Puissiez-vous ne jamais connaître des malheurs tels que les nôtres !

ISABELLE. Pauvre homme ! Quels malheurs avez-vous éprouvés ?

PERRIN. Hélas ! j'ai six petits enfants qui n'ont pas mangé un morceau de pain depuis hier matin, et moi, pauvre impotent, je ne puis gagner de quoi leur en donner !

BRIGITTE. Ah ! mademoiselle, si vous aviez vu mon mari avant qu'on lui ait coupé la jambe à l'hôpital....

JOSEPH. Coupé la jambe ! On vous a coupé la jambe ?

PERRIN. Oui, mon bon petit monsieur.

JOSEPH. Cela a dû vous faire bien du mal ?

PERRIN. Oui, monsieur, un mal terrible. Mais (*en se tournant vers Alphonse*) ce qui me console, c'est que j'ai perdu ma jambe au service de mon pays, j'ai rempli mon devoir au jour du combat.

ALPHONSE. J'aime ce soldat. C'est un brave.

PERRIN. Maintenant, je ne puis plus servir à cause de ma jambe de bois et de cette blessure à la tête ; et sans ma bonne femme que vous voyez là, mademoiselle, c'était fait de moi, j'aurais été perdu ; car je suis resté sur le champ de bataille, sous un monceau de morts et de blessés tout sanglants.

JOSEPH, *frémissant*. Tout sanglants. Oh ! mon Dieu !

PERRIN. Sans elle je serais mort ou l'on m'aurait enterré vif ; mais elle me chercha, me trouva, et me fit porter à l'hôpital.

ISABELLE. Excellente femme !

PERRIN. J'ai une pension, mais elle est bien insuffisante.

ALPHONSE. Venez avec moi, brave homme. Je vais vous conduire à la cuisine, et j'irai demander à papa quelque chose pour vous.

BRIGITTE. Le ciel vous bénisse tous les trois !

JOSEPH. Mais pourquoi ce jeune garçon paraît-il si triste ?

PERRIN. Parce qu'il est affligé d'une grande infirmité. Il est sourd et muet de naissance.

ALPHONSE. Sourd et muet !

(André fait signe qu'il ne peut ni parler, ni entendre.)

JOSEPH. Il ne peut parler ! Pauvre, pauvre garçon ! Je te conduirai, pauvre muet.... Mais tu ne m'entends pas.

(Il le prend par la main.)

ALPHONSE. Oh ! prenez garde, prenez donc garde, brave homme, vous mettez votre jambe de bois dans mon cerf-volant, et la queue est toute enchevêtrée dans les pieds du muet ! Mon cerf-volant est abîmé, perdu ! (*Joseph et Alphonse tâchent de démêler le cerf-volant, et ne peuvent en venir à bout. André montre par ses signes qu'il en est fâché. Alphonse, après avoir frappé du pied, se recueille et dit avec calme :*)

Je ne me fâcherai point. Je suis sûr que vous l'avez fait sans le vouloir. (*Il coupe la queue de son cerf-volant.*) C'est fini maintenant. Venez ; papa vous donnera quelque chose, et moi je donnerai au muet un de mes habits ; mais j'ai peur qu'il ne soit trop court : au moins je lui donnerai un chapeau, et des souliers pour ses pauvres pieds nus.

(Il sort avec Isabelle.)

ANDRÉ, *à part*. Quel excellent garçon ! N'est-ce pas péché d'en imposer à un si bon cœur ?

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Une salle du château avec une galerie dans le fond, à laquelle conduit un escalier.

M. DELVAL, MME DELVAL, ISABELLE, *parlant très-vite*.

ISABELLE. Oh ! papa, oh ! maman, c'est la meilleure des femmes. Elle a sauvé son mari sur le champ de bataille, de ses propres mains. Papa, c'est une excellente femme, vous verrez. Et son pauvre mari, avec sa jambe de bois, il est si bon ! Il connaissait le maréchal Canrobert parfaitement, oui, parfaitement ; il était dans

son armée. Encore un malheur pour ces bonnes gens, ils ont un fils muet.

MME DELVAL. S'ils ont un fils muet, nous n'avons pas une fille muette.

M. DELVAL. Je n'entends rien à l'histoire que tu nous contes, ma fille. Tu mêles une jambe de bois, une excellente femme, au maréchal Canrobert, à un enfant muet! Qu'est-ce que tout cela, je te prie?

(Alphonse entre hors d'haleine.)

ISABELLE. Voilà Alphonse, papa; il vous dira mieux que moi l'histoire de ces pauvres gens.

ALPHONSE. Ah! ah! je n'en puis plus. Si j'avais couru moins vite, je pourrais parler. Attendez.... ouf!

M. DELVAL. Pourquoi tout ce mouvement? Pourquoi tant de hâte? L'homme à la jambe de bois ne s'enfuira pas.

ALPHONSE, avec indignation. Lui s'enfuir! mon père. Non, je vous le jure, il est trop brave pour s'enfuir. Ah! si vous aviez entendu tout ce qu'il m'a dit de ses drapeaux, de son général! Il a été à je ne sais combien de batailles, et il a une grande balafre sur le front, dont il parle comme je parlerais d'une petite coupure; il a perdu l'œil droit dans une affaire, et enfin la jambe; il s'en console, dit-il, puisqu'il a fait son devoir, et il recommencerait à marcher demain, s'il le fallait, pour la défense de son pays. N'est-ce pas là un brave homme? Descendez, papa, venez le voir. Un homme si courageux, si honnête, mérite d'être récompensé. Vous lui donnerez quelque chose, n'est-il pas vrai, papa?

M. DELVAL. Assurément, s'il est tel que tu dis.

ALPHONSE et ISABELLE, en battant des mains. J'en étais sûr. J'en étais sûre.

ISABELLE. Et vous, maman, vous donnerez aussi quelque chose à la femme, l'excellente femme qui a sauvé son mari que l'on allait enterrer tout vivant? Conte cela, mon frère, tu le diras mieux que moi.

(Joseph entre en courant.)

JOSEPH. Maman, j'ai conduit moi-même le petit muet tout le long du chemin.

MME DELVAL. Est-il aveugle aussi bien que sourd et muet?

JOSEPH. Non, maman; mais comme il ne peut pas parler, il ne peut demander son chemin, et je le lui ai montré. Et puis, maman, j'ai rencontré Madeleine, et je l'ai priée de donner au muet quelque chose à manger, beaucoup à manger, car ses pauvres joues sont creuses comme cela (il tâche d'avalier ses joues.) Mais Madeleine dit qu'elle veut savoir d'abord si cela vous convient. Ainsi, maman, venez vite voir ce pauvre muet tout maigre, vous verrez comme il a besoin de manger. Oh! venez, maman!

M. DELVAL, après avoir embrassé Joseph et pris les mains des deux aînés. Mes enfants, je suis bien aise de voir votre bon naturel.

ISABELLE. Ah! papa, si vous aviez vu comment Alphonse a supporté la perte de son beau cerf-volant que le soldat a gâté avec sa jambe de bois, vous auriez été encore plus content de lui.

M. DELVAL. Je le suis aussi de toi, ma chère fille, je le suis de vous tous. Mais je voulais vous dire, quand Joseph est entré, que tout ce que vous ont dit ces gens-là pourrait ne pas être vrai.... J'ai entendu plusieurs fois des gens qui demandaient faire des mensonges.

ALPHONSE et ISABELLE. Je suis fâché de savoir cela.

JOSEPH. Oh! ceux-ci ne mentent pas.... Le muet, papa, il ne peut pas dire de mensonges, puisqu'il ne parle pas.

ALPHONSE. Il parle avec ses doigts. Il a dit : « J'ai faim. » Je l'ai compris, parce que je sais parler de cette manière, et je puis, si vous le voulez, lui faire quelques questions.

MME DELVAL, à son mari. Mon ami, il est possible que ces gens-là ne soient pas des imposteurs. Voulez-vous les voir?

M. DELVAL. Volontiers, ma chère amie, si cela peut vous être agréable.

LES ENFANTS, ensemble. Merci, papa; merci, maman.

M. DELVAL. Mais comment ont-ils pénétré jusqu'ici, nous avons défendu de laisser entrer ces sortes de gens.

(Georges paraît.)

GEORGES. Monsieur, c'est le père Robineau et sa femme qui auraient besoin de vous dire un mot, s'il vous plaît.

M. DELVAL. Qu'ils entrent.

(Robineau et Marguerite paraissent; la dernière tient dans ses bras une poupée ajustée comme un enfant au maillot.)

ISABELLE. Un petit enfant! Le joli petit enfant de la pauvre femme, maman, je le parie; la bonne Marguerite nous l'apporte. C'est l'enfant de la femme du soldat, n'est-ce pas, Marguerite?

MARGUERITE. Mademoiselle, c'est son enfant, si vous voulez, et ce n'est pas son enfant.

(Les enfants entourent Marguerite.)

JOSEPH s'élance pour embrasser la poupée, et il recule tout étonné. Oh! maman, il a des lèvres de bois! Ce n'est pas un enfant, c'est une poupée! C'est une poupée de bois.

MARGUERITE. Oui, c'en est une, et ma pauvre tête en sait quelque chose; car elle m'a donné un fameux coup lorsqu'elle était sur le dos de sa mère.

(M. Delval fait signe à Marguerite de se taire.)

ISABELLE. Sa mère! Quelle mère?

MARGUERITE. La mendiante, mademoiselle, qui disait que cette poupée était son enfant, et qui le portait sur son dos.

ISABELLE. Grâce au ciel, ce ne peut être notre femme; car son enfant n'était pas sur son dos, mais dans ses bras.

ISABELLE. Ainsi notre chère femme est innocente.

ROBINEAU. Qu'ils sont bons et charitables! N'est-ce pas un péché de chercher à les tromper?

ISABELLE. Qui cherche à nous tromper, papa Robin?

MARGUERITE. Ah! mademoiselle, votre chère femme, comme vous l'appellez, n'est qu'une trompeuse, j'en ai bien peur; je l'ai regardée en passant devant la cuisine, et il m'a paru que c'était la même qui est venue cette après-dinée, tandis que nous étions sur la porte de la loge, mon mari et moi. Je ne voulus point les laisser passer. Comme je me tenais à la porte, le corps un peu penché en avant, comme cela, la femme se tourna brusquement, et la tête de son enfant me donna un furieux coup, c'est-à-dire ce n'était pas une tête, mais un morceau de bois, et je le dis tout de suite à Robin.

ALPHONSE. Et qui vous fait penser que ce soit la même femme, Marguerite?

MARGUERITE. Le voici. Comme j'allais à la vieille grange de la colline chercher mon coq blanc, sans songer à rien autre dans ce monde, ne voilà-t-il pas que

je trouve cette figure de bois dans un coin, avec un tas de guenilles autour d'elle, et cette barbe, la même barbe que j'avais vue au vieil aveugle qui accompagnait la mendiante.

ISABELLE. Ce n'est pas notre homme, car il n'est ni aveugle, ni vieux, et n'a point de barbe.

MARGUERITE. Il a ôté sa barbe sans doute, mademoiselle, puisque vous la voyez dans mes mains.

ALPHONSE. Mais notre homme a une jambe de bois, Marguerite.

MARGUERITE. Peut-être l'a-t-il prise en ôtant sa barbe, monsieur Alphonse.

ALPHONSE. Comment ! il me semble que ce n'est pas chose facile de s'attacher une jambe de bois.

ROBINEAU. Ces gens-là ont mille moyens de se déguiser, de s'attacher de fausses barbes, de se faire de fausses plaies ; que sais-je, moi !

ALPHONSE. Mais c'est impossible, je vous le répète. Qu'aurait-il fait de sa jambe véritable ? L'aurait-il coupée, par hasard ?

ROBINEAU. Non, monsieur Alphonse, mais il aurait pu la replier.

MARGUERITE. Quoi qu'il en soit, j'ai regardé un peu au loin et après avoir fait mes trouvailles, j'ai aperçu les trois mendiants qui s'en allaient. Je les ai suivis de l'œil et les ai vus franchir le fossé et la haie, au bout de l'avenue, et de là se diriger vers l'esplanade où vous étiez à jouer. (*Les enfants se regardent l'un l'autre en silence et en soupirant.*) Mais il est une chose dont j'aurais déjà dû parler. Ce pauvre garçon qui est avec eux, je n'ai rien à dire contre lui. Sa figure est tout à fait honnête, et peut-être est-ce la misère, non son propre choix, qui l'associe avec de telles gens. Ils disent qu'il est orphelin, et Dieu me préserve de nuire à un malheureux orphelin, sourd et muet, qui ne peut entendre ce qu'on dit de lui, ni parler pour sa propre défense !

ISABELLE, ALPHONSE et JOSEPH, ensemble. Bonne Marguerite !

M. DELVAL. Vous dites que ce garçon est sourd et muet ?



Ce n'est pas un enfant. (Page 367, col. 2.)

MARGUERITE. Je le pense, monsieur.

LES ENFANTS. Oh ! oui ; il est muet, papa, nous vous l'avons dit aussi.

M. DELVAL. C'est vrai, mes enfants, mais je n'en suis cependant pas plus certain pour cela. Ce garçon peut aussi bien contrefaire le muet que l'homme contrefait l'aveugle et le boiteux.

ISABELLE. Pensez-vous qu'il puisse être si méchant à son âge ?

JOSEPH. Oh ! non ; il a l'air si bon !

M. DELVAL. Je souhaite qu'il le soit, et, dans ce cas, je vous promets de lui faire tout le bien que je pourrai et que sa triste position exige des personnes charitables. Mais je veux d'abord m'assurer de la vérité. Alphonse, Isabelle, et toi aussi, mon petit Joseph, je vous charge de trouver quelque moyen d'éprouver le petit garçon. Nous allons faire un tour de promenade, votre mère et moi ; pendant ce temps, vous réfléchirez à ce que vous aurez à faire, et je vous ferai donner tout ce qui vous sera nécessaire pour vos épreuves.

ALPHONSE. Je vais rêver à cela tout seul.

(Il sort.)

ISABELLE. Et moi de même

(Elle sort.)

JOSEPH. Et moi aussi.

(Il sort.)

M. DELVAL. Marguerite, vous n'avez rien dit à cette femme sur la poupée ?

MARGUERITE. Non, monsieur, pas un mot.

M. DELVAL. N'en dites rien à personne ; laissez-moi la barbe et la poupée, et passez dans la chambre de la femme de charge avec Robineau ; vous vous reposerez là jusqu'à ce que nous vous fassions appeler.

(M. et Mme Delval sortent.)

MARGUERITE, en s'en allant. Robin, j'espère qu'il sera sourd et muet.

E.

(La fin au prochain numéro.)